

PHILOSOPHIE	DOSSIER N° 6 - LA TECHNIQUE & LE TRAVAIL	EXPLIQUER, DISSERTER
A RENDRE LE :		

CONSIGNES :

1. Le **but de ce sixième devoir** est de continuer à se familiariser avec les principes de l'explication et de la démonstration.
2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte (attention au lexique, à la syntaxe et à l'orthographe).
3. Chaque **groupe** rend un devoir dactylographié à la correction, avec les réponses aux quatre premiers exercices, ainsi que l'indication des noms et de la classe de ses membres. Le cinquième exercice est à réaliser en groupe et à présenter à l'oral.

CRITERES D'EVALUATION DES DEVOIRS DE PHILOSOPHIE

Il n'y a pas de barème pour l'épreuve de philosophie, mais ses exigences peuvent être résumées en quatre points principaux :

PRESENTATION EXPRESSION DEMONSTRATION CULTURE

PRESENTATION : la copie doit être claire, lisible, propre, et assez longue pour attester de l'investissement du candidat.

EXPRESSION : la qualité du français est un élément d'appréciation fondamental. Veillez à la correction orthographique, syntaxique, stylistique de votre propos. Veillez à relire très soigneusement votre copie avant de la rendre.

DEMONSTRATION : le plan de votre développement doit compter trois parties. L'ordre méthodique de la démonstration doit être respecté. En fonction des conseils de construction méthodique qui vous ont été donnés, veillez à réaliser une démonstration rhétorique en bonne et due forme.

CULTURE : Vous devez montrer votre culture philosophique et votre culture générale. Faites référence aux philosophes et aux œuvres philosophiques que vous connaissez, en évitant les arguments d'autorité et le catalogue historique. Utilisez des références littéraires, historiques, mythologiques, artistiques qui peuvent enrichir votre propos, et prouver votre connaissance des éléments essentiels de la culture générale.



« C'est pas simple à décrire une chaîne. C'est pas simple d'arriver à cinq heures moins le quart et puis de... de te dire que là, vite que je fume une cigarette, je mets mon tablier, je prends mes outils, je me dis une dernière cigarette avant la sonnette. Et c'est triste, c'est triste. Tu ne penses plus au travail que tu fais. Tu y penses, mais c'est machinalement. C'est tout par réflexes. Tu sais qu'il faut mettre une agrafe à gauche, une agrafe à droite. Tu engueules ton agrafeuse quand elle va mal, tu t'engueules toi-même. T'arrives à t'engueuler toi-même quand tu te blesses, alors que c'est pas de ta faute.

Ce qui est dur en fin de compte, c'est d'avoir un métier dans les mains. Moi, je vois, je suis ajusteur, j'ai fait trois ans d'ajustage, pendant trois ans j'ai été premier à l'école... Et puis, qu'est-ce que j'en ai fait ? Au bout de cinq ans, je peux plus me servir de mes mains, j'ai mal aux mains. J'ai un doigt, le gros, j'ai du mal à le bouger, j'ai du mal à toucher Dominique le soir. Ça me fait mal aux mains. La gamine, quand je la change, je peux pas lui dégrafer ses

boutons. Tu sais, t'as envie de pleurer dans ces coups-là. Ils ont bouffé mes mains. J'ai envie de faire un tas de choses et puis, je me vois maintenant avec un marteau, je sais à peine m'en servir. C'est tout ça, tu comprends. T'as du mal à écrire, j'ai du mal à écrire, j'ai de plus en plus de mal à m'exprimer. Ça aussi, c'est la chaîne...

C'est dur de... Quand t'as pas parlé pendant neuf heures, t'as tellement de choses à dire, que t'arrives plus à les dire, que les mots arrivent tous ensemble dans la bouche et puis tu bégayes, tu t'énerves, tout t'énerve, tout...

C'est de la faute des montages qui sont mal faits. Mais c'est comme ça. Le chef vient, il t'engueule parce que le boulot est mal fait... Tout le monde en à rien à foutre, j'en suis certain. Tout le monde, tout le monde s'en fout...

Et ce qui t'énerve encore plus c'est ceux qui parlent de la chaîne et puis qui ne comprendront jamais que tout ce qu'on peut dire, que toutes les améliorations qu'on peut lui apporter c'est une chose, mais que le travail, il reste...

C'est dur la chaîne. Moi maintenant, je peux plus y aller. J'ai la trouille d'y aller. C'est pas le manque de volonté, c'est la peur d'y aller. La peur qui te mutile encore davantage... La peur que je puisse plus parler un jour, que je devienne muet...

Et puis quels débouchés on a ? Je suis rentré à 18 ans chez Peugeot en sortant de l'école... Je te dis, j'ai tellement mal aux mains, mes mains me dégoûtent tellement. Pourtant, je les aime tellement mes mains. Je sens que je pourrais faire des trucs avec. Mais j'ai du mal à plier les doigts. Ma peau s'en va. Je veux pas me l'arracher, c'est Peugeot qui me l'arrachera. Je lutterai pour éviter que Peugeot me l'arrache.

C'est pour ça que je veux pas qu'on les touche mes mains. C'est tout ce qu'on a. Peugeot essaie de nous les bouffer, de nous les user. Et bien on lutte pour les avoir. C'est de la survie qu'on fait. »



Christian Corouge, membre du groupe Medvedkine Sochaux
(texte lu dans *Avec le sang des autres*, réalisé par Bruno Muel 1975)

EXERCICE 1 :



« Toute action humaine exige un mobile qui fournisse l'énergie nécessaire pour l'accomplir, et elle est bonne ou mauvaise selon que le mobile est élevé ou bas. Pour se plier à la passivité épuisante qu'exige l'usine, il faut chercher des mobiles en soi-même, car il n'y a pas de fouets, pas de chaînes ; des fouets, des chaînes rendraient peut-être la transformation plus facile. Les conditions même du travail empêchent que puissent intervenir d'autres mobiles que la crainte des réprimandes et du renvoi, le désir avide d'accumuler des sous, et, dans une certaine mesure, le goût des records de vitesse. Tout concourt pour rappeler ces mobiles à la pensée et les transformer en obsessions ; il n'est jamais fait appel à rien de plus élevé ; d'ailleurs ils doivent devenir obsédants pour être assez efficaces. En même temps

que ces mobiles occupent l'âme, la pensée se rétracte sur un point du temps pour éviter la souffrance, et la conscience s'éteint autant que les nécessités du travail le permettent. Une force presque irrésistible, comparable à la pesanteur, empêche alors de sentir la présence d'autres êtres humains qui peinent eux aussi tout près ; il est presque impossible de ne pas devenir indifférent et brutal comme le système dans lequel on est pris ; et réciproquement la brutalité du système est reflétée et rendue sensible par les gestes, les regards, les paroles de ceux qu'on a autour de soi. Après une journée ainsi passée, un ouvrier n'a qu'une plainte, plainte qui ne parvient pas aux oreilles des hommes étrangers à cette condition et ne leur dirait rien si elle y parvenait ; il a trouvé le temps long. »

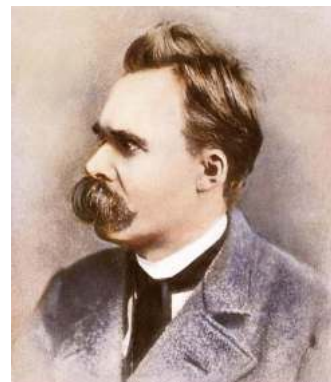
Simone Weil, *La Condition ouvrière*

Questions :

1. Déterminer la thèse du texte et les étapes de son argumentation.
2. Pourquoi « *le désir avide d'accumuler des sous* » est-il un mobile bas ?
3. Comment l'ouvrier se protège-t-il de la souffrance ?

EXERCICE 2 :

« Chercher du travail en vue du salaire – voilà en quoi presque tous les hommes sont égaux dans les pays civilisés : pour eux tous, le travail n'est qu'un moyen, non pas le but en soi ; aussi bien sont-ils peu raffinés dans le choix du travail, qui ne compte plus à leurs yeux que par la promesse du gain, pourvu qu'il en assure un appréciable. Or il se trouve quelques rares personnes qui préfèrent périr plutôt que de se livrer sans joie au travail ; ce sont ces natures portées à choisir et difficiles à satisfaire qui ne se contentent pas d'un gain considérable, dès lors que le travail ne constitue pas lui-même le gain de tous les gains. A cette catégorie d'hommes appartiennent les artistes et les contemplatifs de toutes sortes, mais aussi ces oisifs qui passent leur vie à la chasse, en voyages ou dans des intrigues et des aventures amoureuses. Tous ceux-là veulent le travail et la nécessité pour autant qu'y soit associé le plaisir, et le travail le plus pénible, le plus dur s'il le faut. Au demeurant, ils sont d'une paresse résolue, dût-elle entraîner l'appauvrissement, le déshonneur, et mettre en danger la santé et la vie. Ils ne craignent pas tant l'ennui que le travail sans plaisir : ils ont même besoin de s'ennuyer beaucoup s'ils veulent réussir dans leur propre travail. Pour le penseur comme pour tous les esprits sensibles l'ennui est ce désagréable « calme des vents » de l'âme, qui précède l'heureuse navigation et les vents joyeux : il faut qu'il le supporte, qu'il en attende l'effet ; c'est là précisément ce que les natures plus faibles ne peuvent absolument pas obtenir d'elles-mêmes ! Chasser l'ennui de soi par n'importe quel moyen est aussi vulgaire que le fait de travailler sans plaisir. Peut-être est-ce là ce qui distingue les Asiatiques des Européens, d'être capables d'un calme plus long, plus profond que ces derniers ; même leurs stupéfiants agissent lentement et exigent de la patience, contrairement à la répugnante soudaineté de l'alcool, ce poison européen. »



Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 42 « Travail et ennui »

Questions :

1. Déterminer la thèse du texte et les étapes de son argumentation.
2. Expliquer la phrase suivante : « *Chasser l'ennui de soi par n'importe quel moyen est aussi vulgaire que le fait de travailler sans plaisir.* »

EXERCICE 3 :



« La route en lacets qui monte. Belle image du progrès. Mais pourtant elle ne me semble pas bonne. Ce que je vois de faux, dans cette image, c'est cette route tracée d'avance et qui monte toujours ; cela veut dire que l'empire des sots et des violents nous pousse encore vers une plus grande perfection, quelles que soient les apparences ; et qu'en bref l'humanité marche à son destin par tous moyens, et souvent fouettée et humiliée, mais avançant toujours. Le bon et le méchant, le sage et le fou poussent dans le même sens, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non. Je reconnais ici le grand jeu des dieux supérieurs, qui font que tout serve leurs desseins. Mais grand merci. Je n'aimerais point cette mécanique, si j'y croyais. Tolstoï aime aussi à se connaître lui-même comme un faible atome en de grands tourbillons. Et Pangloss, avant ceux-là, louait la Providence, de ce qu'elle fait sortir un petit

bien de tant de maux. Pour moi, je ne puis croire à un progrès fatal ; je ne m'y fierais point. »

Alain, « La ruse de l'homme » (25 mai 1921), dans *Vigiles de l'esprit*

Questions :

1. Déterminer la thèse du texte et les étapes de son argumentation.
2. Qui est Tolstoï, cité dans ce texte par Alain ? Pourquoi cette référence ?
3. Expliquez la phrase suivante : « *Je reconnais ici le grand jeu des dieux supérieurs, qui font que tout serve leurs desseins.* »
4. Expliquez la phrase suivante : « *Et Pangloss, avant ceux-là, louait la Providence, de ce qu'elle fait sortir un petit bien de tant de maux.* »

EXERCICE 4 :



« C'est l'avènement de l'automatisation qui, en quelques décennies, probablement videra les usines et libérera l'humanité de son fardeau le plus ancien et le plus naturel, le fardeau du travail, l'asservissement à la nécessité. Là, encore, c'est un aspect fondamental de la condition humaine qui est en jeu, mais la révolte, le désir d'être délivré des peines du labeur, ne sont pas modernes, ils sont aussi vieux que l'histoire. Le fait même d'être affranchi du travail n'est pas nouveau non plus ; il comptait jadis parmi les privilèges les plus solidement établis de la minorité. À cet égard, il semblerait qu'on s'est simplement servi du progrès scientifique et technique pour accomplir ce dont toutes les époques avaient rêvé sans jamais pouvoir y parvenir.

Cela n'est vrai toutefois qu'en apparence. L'époque moderne s'accompagne de la glorification théorique du travail et elle arrive en fait à transformer la société tout entière en une société de travailleurs. Le souhait se réalise donc, comme dans les contes de fées, au moment où il ne peut que mystifier. C'est une société de travailleurs que l'on va délivrer des chaînes du travail, et cette société ne sait plus rien des activités plus hautes et plus enrichissantes pour lesquelles il vaudrait la peine de gagner cette liberté. Dans cette société qui est égalitaire, car c'est ainsi que le travail fait vivre ensemble les hommes, il ne reste plus de classe, plus d'aristocratie politique ou spirituelle, qui puisse provoquer une restauration des autres facultés de l'homme. [...]

Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire. »

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*

Questions :

1. Déterminer la thèse du texte et les étapes de son argumentation.
2. « *Dans cette société qui est égalitaire, car c'est ainsi que le travail fait vivre ensemble les hommes, il ne reste plus de classe, plus d'aristocratie politique ou spirituelle, qui puisse provoquer une restauration des autres facultés de l'homme.* » Dans quelle mesure cette affirmation est-elle discutable ?

Exercice 5 : sauvons Prométhée !



Prométhée (Προμηθεύς / *Promêtheús*, « celui qui réfléchit avant » ou « celui qui est prévoyant ») est un Titan (en cela, il appartient à la lignée des dieux antérieurs, vaincu par Zeus). Il est le fils de Japet et de Thémis (ou de Clymède, une Océanide, selon Hésiode), et le frère d'Atlas, de Ménoetios et d'Épiméthée. Il est le père de Deucalion, dont la mère est Pronoia.

Prométhée et son frère Épiméthée sont chargés par les dieux de distribuer aux hommes et aux animaux les dons nécessaires pour survivre. Épiméthée demanda à son frère de le laisser assumer cette tâche seul : il donne aux animaux force, courage, agilité et rapidité. Mais quand arrive le tour des hommes, il ne lui reste plus rien. Prométhée, venu inspecter le travail de son frère, voit l'homme nu, sans armes, sans chaussures, sans couverture : il décide donc, avec l'aide d'Athéna, de lui offrir un brandon allumé au char du Soleil. Grâce au feu, les hommes apprennent les techniques et fabriquent les outils nécessaires à leur survie.

Prométhée garde toujours l'habitude de protéger les hommes et de les favoriser. C'est ainsi qu'un jour, lors du sacrifice d'un bœuf en l'honneur des dieux, il place d'un côté les meilleurs morceaux de viande, recouverts d'abats et de peau, et de l'autre, les os, dissimulés sous une belle couche de graisse blanche. Il donne le choix à Zeus entre les deux paquets, le dieu opte pour la graisse brillante. Furieux de n'y trouver que des os,

Zeus décide d'une part d'infliger un terrible supplice à Prométhée, d'autre part de faire le malheur de l'humanité en lui envoyant Pandore.

Pour punir Prométhée, Zeus le fait enchaîner sur le mont Caucase ; chaque jour un aigle vient lui dévorer le foie, qui repousse sans cesse. Ce supplice dure sans espoir de délivrance, jusqu'au jour où Héraclès tue l'aigle de l'une de ses flèches et libère le condamné. Toutefois, pour ne pas aller contre le serment de Zeus qui avait juré que le Titan resterait à jamais attaché à ce mont, il lui fit porter toute sa vie une bague provenant de ses chaînes, accolés à un morceau de pierre du Caucase. Pour le remercier, Prométhée indiqua à Héraclès le moyen de cueillir des pommes d'or au jardin des Hespérides (l'un de ses douze travaux). Épiméthée épouse Pandore, malgré les mises en garde de son frère : Pandore, aussi méchante que les dieux l'ont faite belle, ouvre, quelque temps plus tard, une jarre contenant tous les maux du monde, mais aussi l'Espérance.

Avant de composer le texte de votre prestation orale, consultez l'entretien avec Jean-Pierre Vernant du 28 mars 2002 (transcrit ci-dessous et à écouter en ligne – c'est plus agréable – sur le Philofil), et lisez le texte de Platon.

« Jean-Pierre Vernant, spécialiste de la Grèce antique et de sa mythologie, professeur honoraire au Collège de France, raconte l'histoire de celui qui osa tenter de tromper Zeus, le maître de l'Olympe. Voleur du feu et, de ce fait, bienfaiteur des hommes, Prométhée est la figure même de la révolte. Aussi Zeus le châtie-t-il effroyablement.

Catherine Unger : Maintenant que Zeus est le maître du monde, que les places ont été réparties dans le monde des Olympiens, comment les rôles vont-ils se répartir entre les hommes et les dieux ?

Jean-Pierre Vernant : Précisément, c'est ce que l'histoire essaye d'explicitier sous forme de récit. Comment se présente cette affaire ? Tout à fait à l'origine, peut-être même avant que Zeus ne soit roi, il y a des hommes. Comment sont-ils apparus ? Peut-être que Gaïa les a produits, comme elle a produit les Géants. En tout cas, c'est l'âge d'or. C'est un temps idyllique, merveilleux. Il n'y a que des mâles. Il n'y a pas de femmes. Les hommes n'ont pas à travailler, le blé pousse tout seul. Ils n'ont pas à travailler, ils ne connaissent pas la vieillesse. Ils naissent, deviennent dans la force de l'âge et ensuite leurs jarrets, leurs bras, leur poitrine, tout cela ne bouge plus. Il n'y a pas de vieillesse et il n'y a pas non plus de mort. Ils ne meurent pas. Ils ne naissent pas les uns des autres puisqu'il n'y a qu'un sexe. Au bout de très longues années, 100 à 200 ans, peut-être plus, ils s'endorment. Bref, il n'y a aucun mal. Ils sont une existence qu'ils partagent avec les Dieux. Ils arrivent que les hommes et les dieux soient encore mélangés, qu'ils se mettent aux mêmes tables, qu'ils partagent les mêmes nourritures, que les hommes passent leur temps, comme les dieux, à écouter chanter, jouer de la lyre, faire de la poésie, danser, voilà, merveilleux.

Quand Zeus a réglé le problème des dieux, soit par la violence, quand il a envoyé les Titans vaincus dans le Tartare, soit par accords mutuels, quand il s'est mis à l'unisson des autres dieux pour répartir les honneurs, vient à Zeus l'idée que les mâles, les humains masculins, on ne sait pas trop ce qu'ils fichent là. Zeus est un dieu-roi mais c'est un dieu qui aime les hiérarchies bien délimitées : chacun doit savoir où il est et ne pas empiéter sur le terrain du voisin. Donc, il faut régler le problème avec les hommes. Qu'est-ce qu'ils fichent à ces tables communes avec les dieux ? Qu'est-ce qu'ils sont ? Ils ne sont pas des dieux mais ils ne sont pas non plus franchement des mortels. C'est quoi ça ? Alors, il n'est pas question d'engager la lutte contre eux, non, une pichenette et tous ces mâles humains seraient réduits à néant. Pas question non plus de se mettre d'accord avec eux, ils n'ont pas la dignité et le mérite qui permettraient entre égaux de se mettre d'accord. Alors, Zeus trouve une solution biaisée. Il demande à Prométhée, que l'on appelait le Titan, même s'il est de la même génération que Zeus, c'est son père qui était un Titan.

C'est Japet ?

C'est Japet. Il demande à Prométhée d'essayer de régler ça. Prométhée est un dieu bizarre. Il n'a pas combattu contre Zeus, il a des traditions, c'est lui qui a permis à Zeus de se dérouiller, de vaincre, il lui a donné les secrets d'intelligence nécessaire. Il est donc un dieu un peu à part et dans ce monde divin, il rivalise avec Zeus, non pas parce qu'il est ambitieux et qu'il voudrait être roi à la place de Zeus, il n'a pas du tout cette ambition-là, mais parce qu'il est dans ce monde divin hiérarchisé, comme une petite voix de la contestation.

C'est le soixante-huitard de l'Olympe ?

D'une certaine façon, c'est le soixante-huitard de l'Olympe. Il pense que l'ordre c'est bien joli mais que l'ordre hiérarchique implique toujours, pour ceux qui sont en bas de la hiérarchie, une situation qui peut être douloureuse et qui est vécue comme une injustice. « Pourquoi, moi, je suis là en bas et qu'il y en a d'autres qui sont en haut ? » En tout cas, c'est lui qui est chargé de l'affaire. Il va y avoir le grand drame de la séparation des hommes et des dieux et la fixation du destin des hommes. Et cela se passe, comme une pièce de théâtre en trois actes.

Premier acte. Prométhée, sur ordre de Zeus, amène un grand bœuf, qui a été immolé. Il va se livrer à un rituel, qui est au fond comme celui du sacrifice. Cette bête immolée, il la découpe, lui enlève la peau et il la partage. Il va en faire deux lots. Deux seulement. Chaque lot, destiné soit aux dieux soit aux hommes, consacrant, en quelque sorte, la nature des dieux et des hommes et leurs différences. Comme Prométhée est un dieu à *métis*, un roublard, un menteur qui veut essayer de posséder Zeus, de lui jouer un tour, il fraude les parts. C'est-à-dire que dans une part, il met tous les os blancs de la bête. Il a complètement dénudé le squelette, il n'y a plus un brin de chair et il met ces os dans un paquet qu'il recouvre d'une couche blanche de graisse appétissante. On voit ça, cela vous met l'eau à la bouche. Dans l'autre paquet, il met toute la bonne viande, tout ce qui est comestible. Il en fait un paquet qu'il recouvre d'abord de la peau de la bête et il met tout ensuite dans l'estomac, ce que les Grecs appellent la *gaster*.

La panse ?

La panse. Cela fait un paquet absolument dégoûtant d'aspect parce que l'estomac, en dessous la peau, cela semble être le rebut. Il s'adresse à Zeus, à tout seigneur tout honneur, et il lui dit : « Sire, roi du monde, à vous de choisir ». Bien entendu, Zeus, qui n'est pas bête, se doute qu'il y a là un coup fourré, il comprend mais il joue le jeu.

A malin, malin et demi, quoi.

A malin, malin et demi. Donc, il choisit le morceau qui semble lui revenir, le bon morceau, la graisse appétissante. Il la prend, enlève la graisse et voit les os blancs. Il pique une crise de colère épouvantable, en disant : « Ah, ah ! Naturellement, Prométhée, tu as fait des parts bien inégales, tu n'es pas du tout un arbitre neutre ». Pour se venger de ce fait, la conséquence de cette mauvaise blague, si j'ose dire, de Prométhée, dorénavant, dans les rapports des hommes et des dieux, au moment du sacrifice rituel, sur l'autel, on brûlera les os blancs en mettant un peu de graisse. Par conséquent les dieux auront la fumée des os et les hommes au contraire auront toute la viande qu'ils feront soit griller au bien qu'ils mettront à bouillir dans des chaudrons.

C'est le signe même qu'ils sont mortels...

Cela sera le signe qu'ils sont mortels parce que s'ils ont besoin de manger, cela veut dire que leurs forces s'usent, quand ils font un exercice, ils ont besoin de réparer l'usure des forces, ils ont besoin de manger. C'est une machine qui n'est pas toujours au point, elle a des éclipses d'énergie. Tandis que les dieux, ils n'ont pas besoin de manger, ils ont l'ambrosie, le nectar. Ils se nourrissent de fumées, d'odeurs, parce qu'ils sont immortels. Premier point. Zeus a eu une dent contre Prométhée, les hommes vont en faire les frais. Zeus décide dorénavant de cacher aux hommes le blé.

Ça, c'est le deuxième acte déjà ?

Deuxième acte. Pour faire payer, cacher aux hommes le blé ! Auparavant, le blé poussait tout seul sans que l'on ait besoin de labourer, de faire des sillons. Le blé poussait tout seul, pas seulement, toutes les nourritures étaient là toutes prêtes et je dirais même volontiers, comme nous allons le voir, toutes cuites. Hérodote raconte qu'il y a un pays utopique, une sorte d'oasis d'âge d'or, chez les Utopiens, longue vie, ce sont des êtres qui ont la bonne odeur, ils sont parfumés, il n'y a rien de mortel, de putrescent, de pourrissement, ils ont cette chance que, comme au temps de l'âge d'or, tous les matins quand ils se réveillent, ils vont dans une plaine où il y a une grande trappe de zinc, une grande table, que l'on appelle la table du soleil, et il la trouve toute prête, non seulement tous les légumes déjà cuits, le pain déjà passé au four, les viandes cuites, tout est déjà produit sur la terre sans que l'homme n'ait à préparer aucune nourriture, c'est le pays de Cocagne. Eh bien c'était comme ça. Donc, le blé poussait tout seul.

Et cela ne l'est plus !

Il cache le blé. Cela veut dire quoi ? Cela veut dire que dorénavant, pour avoir du blé, il faudra que les hommes cachent la semence du blé dans la terre, qu'ils aient tracé un sillon dans la terre, qu'ils travaillent la terre, que dans ce sillon de cette terre, une fois labourée, ils mettent la semence et que cette semence germe pour créer les épis de blé. Donc, voilà les hommes qui sont obligés de travailler pour avoir ce qui est leur part. Les hommes se définissent comme ceux qui mangent le pain. Pour qu'ils mangent le pain, il faut qu'ils gardent les semences et qu'ils les enfouissent dans la terre. En même temps qu'il cache le blé, Zeus cache aux hommes le feu. Quel feu ? Le feu de sa foudre, le feu immortel, le feu continuellement vivant de sa foudre.

Le feu avec lequel les hommes cuisent ?

Qui permettait aux hommes de cuire, autrefois. Parce que ce feu, les hommes en disposaient sans doute, parce que sur la cime des frênes, la foudre créait du feu que les hommes pouvaient prendre. Voilà donc, les hommes qui n'ont plus de feu pour cuire cette viande que dorénavant Prométhée a mise à leur disposition. Qu'est-ce que cela veut dire cacher le feu ? Cela veut dire qu'en effet, ce qui définit les hommes, qui sont des animaux, comme les animaux il faut qu'ils mangent, les bêtes aussi doivent manger. Mais les bêtes ne mangent pas le pain, elles se mangent les uns les autres et elles se mangent crues. Tandis que les hommes civilisés, ils ont besoin du feu pour manger cette viande du bœuf qui est maintenant à leur disposition. Troisième acte, il décide d'aller voler le feu. Qu'est-ce qu'il fait ? Il prend dans la main cette tige de narthex...

Une sorte de fenouil.

Une sorte de fenouil. Cette plante qui, à l'extérieur, est verte, a l'air d'une plante verte qui s'épanche. Il monte au ciel et sans doute Zeus se dit : ah, ah, ce Prométhée, je l'ai bien eu, le voilà qu'il est en train de baguenauder avec sa plante verte à la main. Il monte jusqu'au ciel, Prométhée, et cette plante qui a cette particularité, c'est que contrairement aux arbres où à l'extérieur il y a l'écorce, qui est sèche, et ce qui est vivant et vert est à l'intérieur avec la sève, c'est l'inverse. À l'extérieur elle est verte mais à l'intérieur, elle est du narthex, c'est un tissu qui est sec, et si vous y mettez du feu, il brûle continuellement à l'intérieur du narthex. Une fois qu'il a pris la semence du feu et qu'il l'a déposée, il redescend sur terre. Il dit bonjour à Zeus qui ne se doute pas que derrière l'apparence verdoyante il y a la semence de feu qui est cachée, comme lui, Zeus, a caché le blé et a voulu cacher le feu. Il ramène le feu et par conséquent les hommes vont avoir des semences de feu. Le feu dont ils vont bénéficier est un feu qui n'est plus éternellement vivant, comme la foudre de Zeus, c'est un feu qui, comme le blé, pour que l'on puisse l'utiliser a besoin d'une semence. Les semences de feu, les hommes vont les prendre, allumer le feu avec et vont veiller à ce que ce feu ne s'éteigne pas. Ce feu, pour ne pas s'éteindre, doit être, parce qu'il est mortel, comme les hommes, nourri, il faut lui donner du bois. Une fois qu'il n'a plus de bois, comme les hommes sans nourriture, il meurt. Quand il meurt, il va y avoir une semence de feu, une petite étincelle qui rougeoit, il faut la mettre sous la cendre, la cacher pour qu'elle reste bien vivante. Quand vous n'en avez plus, vous aller la chercher, chez le voisin, une semence de feu que vous ramenez.

Tout cela demande beaucoup de travail en quelque sorte.

Cela demande beaucoup de travail, beaucoup de soucis et tout cela porte le sens de la naissance de la nourriture et de la mortalité. Quand Zeus, du haut du ciel, voit tout d'un coup que les hommes ont allumé les fourneaux de leurs cuisines et qu'ils font cuire leurs viandes, ils sont devenus des hommes civilisés qui disposent d'un feu qui n'est pas le feu divin mais qui est le feu prométhéen, un feu intelligent, technique en même temps, alors là, il est furibond. Il se dit : en contrepartie du feu, qui a été volé par Prométhée, je vais leur donner aux hommes aussi une espèce de feu pas ordinaire, un feu voleur cette fois et pas seulement volé...

La femme.

La femme. Il convoque aussitôt Héphaïstos et lui dit de mouiller un peu de terre et avec cette terre mouillée d'eau, de faire un mannequin qui sera à l'image, à la semblance d'une *parthénos*, d'une jeune fille prête à être mariée.

On a l'impression là que la femme, c'est une création pluridisciplinaire.

Jean-Pierre Vernant : Elle est une création pluridisciplinaire, si je puis dire, artificielle. Il crée donc ce mannequin. Est-ce qu'il n'y a pas de féminin ? Chez les hommes il n'y a pas de féminin, mais il y a les déesses. Il y a donc un féminin divin. Il n'y a pas de féminin au niveau des hommes. Donc il invente si je puis dire une *parthénos*. Ou plus exactement, chez les dieux, il y a trois divinités qui sont des *parthénoi* : Artémis, Athéna, Hestia. Donc, il demande de créer une *parthénos* féminine à la semblance des déesses mais c'est une espèce de mannequin. Ce mannequin va être paré par Aphrodite, de costume absolument merveilleux, une robe qui tombe, un collier, un bijou, un voile brodé qui va le revêtir. Et dans cet être fait de glaise, modelé, Hermès introduit la vitalité et la parole, il faut qu'elle puisse parler aux hommes. En même temps, il met en elle un esprit menteur et un cœur, un tempérament, un peu, de voleur. Et on a ainsi un être qui est très beau à voir et que l'on peut définir, comme le définissent les Grecs, comme un mal, un malheur, *kakon*, mais un malheur beau, *kalon kakon*, tellement beau que ce malheur au lieu que comme tous les malheurs les hommes le détestent, les hommes le chériront et ils ne pourront pas le voir sans l'aimer, sans l'adorer, sans le porter aux nues.

On dit souvent un mal aimable précisément.

Un mal aimable, c'est un bon mal, très exactement, *kalon kakon*.

C'est Pandora.

Il l'appelle Pandora. Est-ce que c'est celle qui apporte tous les dons, comme la terre ? Ou est-ce que c'est, comme le dit le poète, qu'elle représente un don que tous les dieux font aux hommes ? Un don maléfique. En tout cas, cette Pandora qui est devenue vivante, qui est une *parthénos*, une jeune mariée, une jeune fiancée, à l'image des déesses immortelles, les dieux et les hommes sont encore réunis en cercle et on l'emmène, comme on a emmené le bœuf mais celle-là n'est pas à partager, elle est uniquement réservée aux hommes. On l'emmène et quand ils la voient, les hommes et les dieux sont également saisis de stupeur admirative. Elle est belle à voir, merveilleuse. On ne peut pas la voir sans être épris d'elle.

Pourtant, Hésiode dit : « croupe attifée ».

Alors, c'est dans un autre passage qu'Hésiode déclare, d'ailleurs il le dit même dans ce passage : « Ainsi Zeus fait don aux hommes d'un piège ». Un piège pourquoi ? Parce qu'exactement comme Prométhée a truqué les parts de nourriture en mettant les os immangeables, camouflés sous une couche de graisse blanche appétissante, de la même façon que Zeus a caché le blé, qu'il a caché le feu, il cache, derrière l'apparence séduisante de Pandora, un esprit malfaisant, des paroles de mensonge, puisque le mal est en elle et le beau est à l'apparence d'elle. C'est-à-dire que dans toute cette série d'actes qui se succèdent, on a toujours un dédoublement de ce qui est à l'extérieur, que l'on voit, de ce qui est à l'intérieur. Bien entendu, lorsque Zeus choisit la part où il y a seulement les os et où Prométhée se réjouit du bon tour qu'il a joué, en réalité c'est aux hommes qu'il a joué un bon tour. Parce qu'en ayant que les os, les dieux, en quelque sorte, certifient et consacrent qu'ils n'ont pas besoin de manger. Les hommes, eux, pour vivre ont besoin de se nourrir de la chair d'une bête déjà morte, que la vie a quittée. Parce que la vie des bêtes était, pour les Grecs dans les os. C'est là la vie qui va vers les dieux et nous, nous avons la chair morte dont nous nous repaissons pour, en quelque sorte, compenser les déperditions de notre chair mortelle.

De la même façon, qu'est-ce qui se passe avec Pandora ? Elle est là au milieu et on l'envoie vers les hommes. L'histoire se poursuit, Prométhée, qui est celui qui sait tout à l'avance, comme l'indique son nom (pro = à l'avance), a un frère qui s'appelle Épiméthée, celui qui comprend trop tard, l'idiot, le type qui n'est pas réfléchi. Zeus envoie Pandora chez Épiméthée, sur la terre où il est déjà. Prométhée a prévenu son frère en lui disant : « Attention, si jamais tu reçois un don que t'envoie Zeus ou les dieux, tu fermes la porte et tu le renvoies d'où il vient ». On frappe, il ouvre la porte, Épiméthée voit la beauté divine et lui dit : « Entrez ». Non seulement il la fait entrer mais il l'épouse. Elle est la première épouse, celle dont est issue toute la race des femmes. Avec elle, le malheur entre dans la maison des hommes, non seulement parce qu'elle-même est un malheur, comme nous allons le voir, parce que dans l'image de cette Pandora, telle que les Grecs l'ont conçue, Pandora qui est divine par sa beauté, humaine par sa voix, par sa vitalité et les paroles qu'elle échange avec les hommes, est bestiale par un double appétit qui est chez elle incontrôlable...

Manger et faire l'amour.

Voilà, appétit alimentaire, appétit sexuel.

C'est une chienne.

Quelquefois, les Grecs appellent certaines femmes de cette façon. Elle a besoin de manger. De sorte, lorsqu'un homme est marié avec une femme, elle reste à la maison, elle ne fait rien, c'est lui qui va travailler la terre, transpire, se fatigue, se dessèche à force de transpirer, comme agriculteur, et elle, elle est là et quand il revient, elle avale tout et ne se contente jamais de ce qu'on lui apporte. Premier point. Deuxième point, elle a aussi à certaines périodes de l'année, comme elle est d'un tempérament très humide, elle a été faite avec de la glaise mouillée d'eau, les hommes sont d'un tempérament sec plus proche du feu, quand il fait très chaud et que le chien Sirius est très proche de la terre, qu'il brûle la tête du laboureur, l'homme est affaibli et au lit, il n'est plus bon à grand-chose pendant que sa femme au contraire est en pleine forme et en redemande encore. Le résultat est que la femme sèche l'homme sur pied.

C'est la canicule.

Elle le fait vieillir. Et comme dit le poète, elle le brûle et le dessèche sans avoir besoin de torche. Elle est donc, pour venger le vol du feu, une espèce de feu qui est maintenant installé chez les hommes. Le résultat, c'est quoi ?

Mais quelle image !



Maintenant que nous avons des femmes, avec cette femme, c'est le statut de l'homme qui est modifié. Pourquoi ? Parce que depuis que la femme a été ainsi artificiellement produite par les dieux, les hommes au lieu d'être là, de naître et de mourir en quelque sorte sans qu'il n'y ait de vraies naissances ou de morts, les hommes ne vont connaître de naissance que par engendrement. Il faut qu'ils se reproduisent. Cela veut dire que désormais, les hommes, la naissance des hommes, la vie des hommes passera par la *gaster*, par le giron de femmes. Nous avons besoin de femmes parce que, si je peux dire, il y a deux sexes. On pourrait les représenter par un rond et par un carré. Les hommes, c'est les carrés. Les femmes, c'est la boule bien unie. Mais ce n'est pas le tout, c'est qu'il n'y a que cette boule qui peut produire non seulement d'autres boules mais mêmes d'autres carrés, de petits carrés. Pour que les hommes se perpétuent, il faut maintenant qu'ils passent par le ventre des femmes. Cela veut dire que la vie humaine est placée sous le signe de la *gaster*, du ventre. Les hommes sont devenus des ventres. Ils ont besoin de manger, d'enfouir la semence du blé dans le sillon, d'enfouir le feu sous la cendre pour le conserver et de cacher leur propre semence dans le sillon de la femme, dans le ventre de la femme pour avoir un enfant. De sorte que le dilemme pour les hommes est le suivant, Hésiode l'expose très clairement : Ou bien voyant ce qu'apporte la femme, vous ne vous mariez pas et alors vous avez du bien en abondance, vous avez une vieillesse heureuse mais après votre mort, il ne reste rien de vous. Vos biens iront à des inconnus ou à de lointains collatéraux. Vous disparaîsez complètement, la race humaine, sa mortalité signifie un effacement de chaque génération. Ou bien vous vous mariez et alors c'est vrai que vous serez tourmenté, vous aurez du mal même avec la meilleure épouse, car il y en a quand même un certain nombre, le mal viendra équilibrer le bien mais à ce moment-là, vous aurez des enfants semblables au père, qui à travers ce ventre féminin que vous avez ensemencé, comme votre terre et comme votre foyer, vous serez mort mais la mortalité humaine cela sera en même temps le fait que les générations se suivent et qu'elles se ressemblent, que le fils, comme dit le poète, sera semblable au père et qu'il y a donc une continuité temporelle autre que l'éternité divine avec tous les aléas. Par conséquent, la vie humaine, c'est maintenant cela : les deux sexes, le travail, la naissance du giron féminin, le fait que vous naissiez, vous devenez forts, vous vieillissez, vous devenez gâteux, complètement desséché et que vous mourez, et que vous avez un fils qui en quelque sorte vous continue. Pas de bonheur sans malheur. Pas de vie sans mort. Pas de jouissance sans souffrance. Pas d'hommes sans femmes. Pas de jeunesse sans vieillesse. Dans toute la vie humaine, les maux et les biens seront toujours accolés, en quelque sorte, indissociables. La vie humaine est faite de cela. Les dieux, au moment de cette séparation et par ce jeu entre Prométhée et Zeus, ont en quelque sorte donné aux hommes le lot du mélange, de l'ambiguïté, le lot où rien n'est pur, n'est absolu où l'on est toujours dans les contradictions, où pour bien manger, il faut bien souffrir, pour être heureux, il faut en même temps accepter une part de malheur. C'est cela la condition humaine et c'est cela la naissance de Pandore.

Bref, on retrouve chez les hommes ce que l'on avait vu au tout début dans la création du monde. C'est-à-dire que tout est complémentaire et que l'on ne peut pas avoir un bon aspect et pas l'autre ?

Voilà et peut-être est-ce la raison pour laquelle pour comprendre la condition humaine, parce que quand Hésiode raconte toutes ces histoires, ce à quoi on doit arriver c'est expliquer ce que nous sommes et pourquoi nous sommes ce que nous sommes. Alors, il y a Prométhée et la séparation mais en même temps, il y a tout le début, l'univers lui-même dans son mouvement a impliqué cela. L'univers ne s'est pas fait comme cela d'un coup à l'état pur, il s'est fait par une longue mouvance, par des conflits. Les dieux sont arrivés, si je peux dire, à immobiliser leur statut mais le monde continue avec sa temporalité, avec les générations. Générations qui signifient à la fois mort de chaque génération précédente mais apparition d'une génération nouvelle, qui signifie quoi ? Quand Pandora a ouvert la jarre de laquelle tous les maux humains étaient répandus, il reste dedans, coincée et qui va rester à la maison, une seule chose, qui s'appelle en grec : *elpis*, qui est le fait que quand on est dans le malheur, on espère que cela va changer, l'espoir, l'attente de quelque chose. Les animaux n'ont pas l'espoir, ils vont mourir mais ils ne savent pas qu'ils vont mourir. Les dieux n'ont pas besoin d'espoir, ils ont tout. Il n'y a que les hommes qui sont mortels mais qui ne savent pas quand ils vont mourir et qui espèrent toujours que cela n'aura pas lieu. Les hommes coincés entre Prométhée, celui qui voit à l'avance, contrairement aux bêtes, et Épiméthée celui, celui qui comprend toujours trop tard, tout homme est dans cette situation, nous savons vaguement ce qui va arriver, nous prévoyons, nous nous trompons, coincés entre Prométhée et Épiméthée, entre une vie contradictoire, c'est *elpis* qui définit, d'une certaine façon, la vie des hommes.

Prométhée, c'est le mythe qui raconte la séparation des dieux et des hommes, le mythe qui raconte la punition de Prométhée, la punition des hommes mais c'est aussi un mythe qui raconte qu'il faut être ou du camp de Zeus ou du camp de Prométhée ? Il faut choisir entre le pouvoir et la résistance.

Il faut savoir que le pouvoir est le pouvoir et la résistance est la résistance. Prométhée est condamné, Zeus va l'enchaîner, l'aigle et la foudre de Zeus viendront lui manger le foie mais son foie repousse. Finalement il est libéré, il est même couronné. D'une certaine façon il n'est pas condamné. Il est philanthrope au sens propre. Il est cette voix, dont je parlais, qui à l'intérieur d'un monde trop hiérarchique, trop rigide, avec des statuts qui sont inégaux, est la voix de la créature un peu opprimée. Elle se fait entendre. On n'a pas à choisir, on n'a aucun moyen de choisir. Est-ce que les hommes sont punis ? Ils ne sont pas punis, ils sont mis dans leur statut. Est-ce que la femme est une punition ? Elle est à la fois une punition et une récompense. C'est vrai qu'elle est un mal mais un beau mal et même si elle apporte aux hommes leur part de souffrance, c'est grâce à elle que l'homme peut se continuer à travers la génération. Et surtout dans un monde tel qu'il est devenu après la séparation, un monde terne, terre à terre, la femme est la beauté, elle est une sorte de rayon que les dieux nous envoient. Elle est à l'image des déesses. Quand on voit une belle femme, c'est comme si on voyait une déesse. C'est un peu une lumière divine qui vient tout d'un coup briller chez nous. Même les femmes les plus mauvaises, même Hélène de Troie, les vieillards de Troie, Priam quand ils la voient se promener disent : « Quand même tout le mal qu'elle nous a fait subir ! Quand on pense à tous nos fils qui sont morts ! ». Priam dit : « Regardez comme elle est belle. Elle n'y est pour rien. Elle est la beauté, comment est-ce qu'on ne la désirerait pas ? » Il y a ça aussi. Quand je dis que le mal et le bien sont mêlés, c'est la notion du mythe pour moi, c'est bien rare qu'il y ait un mal à l'état pur où l'on puisse porter un jugement de condamnation ou d'exaltation. Il y a ceux qui sont plutôt pour la révolte, cela serait plutôt mon cas dans beaucoup de cas, mais déclarer en en même temps que l'ordre en lui-même est mauvais, non. L'absence d'ordre est aussi, d'une certaine façon, un mal.



« Or Épiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras, survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin était venu, où il fallait que l'homme sortit de la terre pour paraître à la lumière. Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide à dérober l'habileté artiste d'Héphaëstos et d'Athéna, et en même temps le feu, car, sans le feu, il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendit aucun service, puis, cela fait, il en fit présent, à l'homme. C'est ainsi que l'homme fut mis en possession des arts utiles à la vie, mais la politique lui échappa : celle-ci en effet était auprès de Zeus ; or Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole qui est la demeure de Zeus : en outre il y avait aux portes de Zeus des sentinelles redoutables. Mais il put pénétrer sans être vu dans l'atelier où Héphaëstos et Athéna pratiquaient ensemble les arts qu'ils aiment, si bien qu'ayant volé à la fois les arts du feu qui appartiennent à Héphaëstos et les autres qui appartiennent à Athéna, il put les donner à l'homme. C'est ainsi que l'homme se trouve désormais avoir en sa possession toutes les ressources nécessaires à la vie, et que Prométhée, par la suite, fut, dit-on, accusé de vol. Parce que l'homme participait au lot divin,

d'abord il fut le seul des animaux à honorer les dieux, et il se mit, à construire des autels et des images divines ; ensuite il eut l'art d'émettre des sons et des mots articulés, il inventa les habitations, les vêtements, les chaussures, les couvertures, les aliments qui naissent de la terre. Mais les humains, ainsi pourvus, vécurent d'abord dispersés, et aucune ville n'existait. Aussi étaient-ils détruits par les animaux, toujours et partout plus forts qu'eux, et leur industrie, suffisante pour les nourrir, demeurerait impuissante pour la guerre contre les animaux ; car ils ne possédaient pas encore l'art politique, dont l'art de la guerre est une partie. Ils cherchaient donc à se rassembler et à fonder des villes pour se défendre. Mais, une fois rassemblés, ils se lésaient réciproquement, faute de posséder l'art politique ; de telle sorte qu'ils recommençaient à se disperser et à périr. Zeus alors, inquiet pour notre espèce menacée de disparaître, envoie Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice, afin qu'il y eût dans les villes de l'harmonie et des liens créateurs d'amitié. Hermès donc demande à Zeus de quelle manière il doit donner aux hommes la pudeur et la justice : « Dois-je les répartir comme les autres arts ? Ceux-ci sont répartis de la manière suivante : un seul médecin suffit à beaucoup de profanes, et il en est de même des autres artisans ; dois-je établir ainsi la justice et la pudeur dans la race humaine, ou les répartir entre tous ? » – « Entre tous, dit Zeus, et que chacun en ait sa part : car les villes ne pourraient subsister si quelques-uns seulement en étaient pourvus, comme il arrive pour les autres arts ; en outre, tu établiras cette loi en mon nom, que tout homme incapable de participer à la pudeur et à la justice doit être mis à mort, comme un fléau de la cité. Voilà, Socrate, comment et pourquoi les Athéniens, aussi bien que tous les autres peuples, lorsqu'il s'agit d'apprécier le mérite en architecture ou en tout autre métier, n'accordent qu'à peu d'hommes le droit d'exprimer un avis et ne supportent, dis-tu, aucun conseil de la part de ceux qui n'appartiennent pas à ce petit nombre ; avec grande raison, je l'affirme ; au contraire, lorsqu'il s'agit de prendre conseil sur une question de vertu politique, conseil qui roule tout entier sur la justice et sur la pudeur, il est naturel qu'ils laissent parler le premier venu, convaincus qu'ils sont que tous doivent avoir part à cette vertu, pour qu'il puisse exister des cités. Voilà, Socrate, la raison de ce fait. »

Platon – Protagoras

Imaginons qu'Héraclès, qui a pris Prométhée en pitié, se rende chez Zeus, accompagné d'Epiméthée, afin de plaider la cause du Titan enchaîné. Zeus est évidemment farouchement opposé à toute libération. Fort heureusement, Athéna est présente. Dans un coin, se tiennent Héra et Héphaïstos, si le théâtre les réclame...



Le thème de la conversation est le suivant : faut-il avoir peur de la technique ?

Deux camps s'affrontent : Héraclès (soutenu au besoin par Epiméthée), progressiste optimiste, Zeus (et Héra, si elle est là), beaucoup moins enthousiaste. Athéna, reine des philosophes, tâche d'adopter une position de conciliation et de dépassement des contradictions (si Héphaïstos est présent, il la soutient) : on l'aura compris, c'est elle, en habile dialecticienne, qui aura la charge du troisième moment de cette conversation.

Dans la mesure où Hésiode ne fait pas état de cette rencontre et parce que l'invention littéraire supporte anachronismes et décalages, la seule exigence imposée est celle de la rigueur démonstrative. Pour le reste, toute fantaisie est bienvenue... La prestation orale doit durer entre 10 et 15 minutes. Elle obéit à la tripartition dissertative et ne suppose pas qu'on soit déguisé en dieu grec pour l'interpréter...

Un peu d'inspiration...

« L'aspect de l'évolution technique se modifie lorsqu'on rencontre, au XIX^{ème} siècle, la naissance des individus techniques complets. Tant que ces individus remplacent seulement les animaux, la perturbation n'est pas une frustration. La machine à vapeur remplace le cheval pour remorquer les wagons ; elle actionne la filature : les gestes sont modifiés dans une certaine mesure, mais l'homme n'est pas remplacé tant que la machine apporte seulement une utilisation plus large des sources d'énergie. Les Encyclopédistes connaissaient et magnifiaient le moulin à vent, qu'ils représentaient dominant les campagnes de sa haute structure muette. Plusieurs planches, extrêmement détaillées, sont consacrées à des moulins à eau perfectionnés. La frustration de l'homme commence avec la machine qui remplace l'homme, avec le métier à tisser automatique, avec les presses à forger, avec l'équipement des nouvelles fabriques ; ce sont les machines que l'ouvrier brise dans l'émeute, parce qu'elles sont ses rivales, non plus moteurs mais porteuses d'outils ; le progrès du XVIII^{ème} siècle laissait intact l'individu humain parce que l'individu humain restait individu technique, au milieu de ses outils dont il était le centre et le porteur. Ce n'est pas seulement par la dimension que la fabrique se distingue de l'atelier de l'artisan, mais par le changement du rapport entre l'objet technique et l'être humain : la fabrique est un ensemble technique qui comporte des machines automatiques, dont l'activité est parallèle à l'activité humaine : la fabrique utilise de véritables individus techniques, tandis que, dans l'atelier, c'est l'homme qui prête son individualité à l'accomplissement des actions techniques. Dès lors, l'aspect le plus positif, le plus direct, de la première notion de progrès, n'est plus éprouvé. Le progrès du XVIII^{ème} siècle est un progrès ressenti par l'individu dans la force, la rapidité et la précision de ses gestes. Celui du XIX^{ème} siècle ne peut plus être éprouvé par l'individu, parce qu'il n'est plus centralisé par lui comme centre de commande et de perception, dans l'action adaptée. L'individu devient seulement le spectateur des résultats du fonctionnement des machines, ou le responsable de l'organisation des ensembles techniques mettant en œuvre les machines. C'est pourquoi la notion de progrès se dédouble, devient angoissante, ambivalente ; le progrès est à distance de l'homme et n'a plus de sens pour l'homme individuel, car les conditions de la perception intuitive du progrès par l'homme n'existent plus. »



techniques, tandis que, dans l'atelier, c'est l'homme qui prête son individualité à l'accomplissement des actions techniques. Dès lors, l'aspect le plus positif, le plus direct, de la première notion de progrès, n'est plus éprouvé. Le progrès du XVIII^{ème} siècle est un progrès ressenti par l'individu dans la force, la rapidité et la précision de ses gestes. Celui du XIX^{ème} siècle ne peut plus être éprouvé par l'individu, parce qu'il n'est plus centralisé par lui comme centre de commande et de perception, dans l'action adaptée. L'individu devient seulement le spectateur des résultats du fonctionnement des machines, ou le responsable de l'organisation des ensembles techniques mettant en œuvre les machines. C'est pourquoi la notion de progrès se dédouble, devient angoissante, ambivalente ; le progrès est à distance de l'homme et n'a plus de sens pour l'homme individuel, car les conditions de la perception intuitive du progrès par l'homme n'existent plus. »

Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*



« Oublierais-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses lois, cette République de demi-dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus semblaient supérieures à l'humanité ? Ô Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! Tandis que les vices conduits par les beaux-arts s'introduisaient ensemble dans Athènes, tandis qu'un tyran y rassemblait avec tant de soin les ouvrages du prince des poètes, tu chassais de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savants.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le pays des orateurs et des philosophes. L'élégance des bâtiments y répondait à celle du langage. On y voyait de toutes parts le marbre et la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenants qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. Là, disaient les autres peuples, les hommes naissent vertueux, et l'air même du pays semble inspirer la vertu. Il ne nous reste de ses habitants que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monuments vaudraient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général et se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier et le plus malheureux d'entre eux portait des savants et des artistes de son temps.

« J'ai examiné, dit-il, les poètes, et je les regarde comme des gens dont le talent en impose à eux-mêmes et aux autres, qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels et qui ne sont rien moins. » Des poètes, continue Socrate, j'ai passé aux artistes. Personne n'ignorait plus les arts que moi ; personne n'était plus convaincu que les artistes possédaient de fort beaux secrets. Cependant, je me suis aperçu que leur condition n'est pas meilleure que celle des poètes et qu'ils sont, les uns et les autres, dans le même préjugé. Parce que les plus habiles d'entre eux excellent dans leur partie, ils se regardent comme les plus sages des

hommes. Cette présomption a terni tout à fait leur savoir à mes yeux. De sorte que, me mettant à la place de l'Oracle et me demandant ce que j'aimerais le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, savoir ce qu'ils ont appris ou savoir que je ne sais rien ; j'ai répondu à moi-même et au dieu : je veux rester ce que je suis.

« Nous ne savons, ni les sophistes, ni les poètes, ni les orateurs, ni les artistes, ni moi, ce que c'est que le vrai, le bon et le beau. Mais il y a entre nous cette différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque chose. Au lieu que moi, si je ne sais rien, au moins je n'en suis pas en doute. De sorte que toute cette supériorité de sagesse qui m'est accordée par l'Oracle, se réduit seulement à être bien convaincu que j'ignore ce que je ne sais pas. »

Voilà donc le plus sage des hommes au jugement des dieux, et le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grèce entière, Socrate, faisant l'éloge de l'ignorance ! Croit-on que s'il ressuscitait parmi nous, nos savants et nos artistes lui feraient changer d'avis ? Non, Messieurs, cet homme juste continuerait de mépriser nos vaines sciences ; il n'aiderait point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, et ne laisserait, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples et à nos neveux, que l'exemple et la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes !

Socrate avait commencé dans Athènes ; le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses concitoyens. Mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcésilas. Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, disaient leurs propres philosophes, les gens de bien se sont éclipsés. Jusqu'alors les Romains s'étaient contents de pratiquer la vertu, tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

Ô Fabricius ! qu'eût pensé votre grande âme, si pour votre malheur rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ? Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ? Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ? C'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires, et des histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie ? Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ? Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres ; brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents ; le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si majestueux ? Ô citoyens ! Il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts ; le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre. »

Mais franchissons la distance des lieux et des temps, et voyons ce qui s'est passé dans nos contrées et sous nos yeux ; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseraient notre délicatesse, et épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquais les mânes de Fabricius ; et qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV ? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë ; mais il eût bu, dans une coupe encore plus amère, la raillerie insultante, et le mépris, cent fois pire que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtimement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations semblait nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seraient pires encore, s'ils avaient eu le malheur de naître savants.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité serait fille de l'ignorance ? La science et la vertu seraient incompatibles ? Quelles conséquences ne tirerait-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité et le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, et que nous donnons si gratuitement aux connaissances humaines. Considérons donc les sciences et les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès ; et ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnements se trouveront d'accord avec les inductions historiques. »



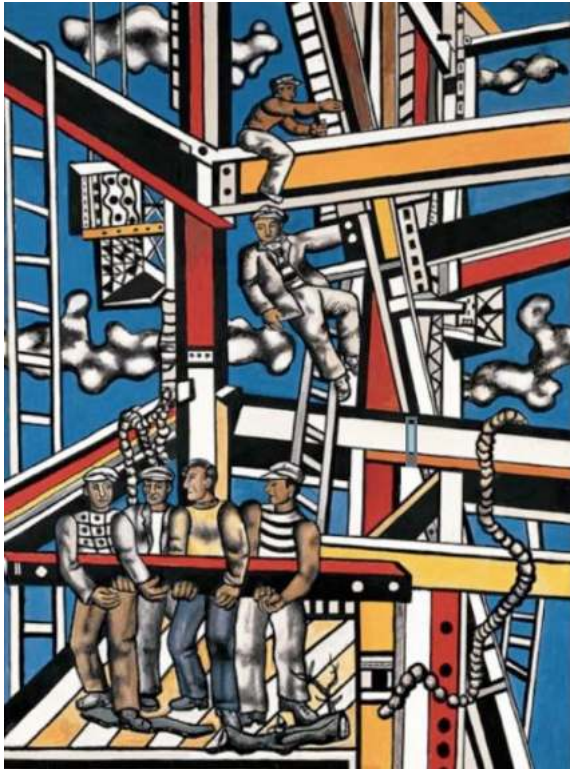
« Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents ;
Moi, je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter, de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui, du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans ?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le tien ni le mien.
Qu'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien,
Ils étaient nus ; et c'est chose très claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah ! je le crois encore :
Martialo n'est point du siècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève
Ne gratta point le triste gosier d'Ève ;
La soie et l'or ne brillaient point chez eux,
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
Il leur manquait l'industrie et l'aisance :
Est-ce vertu ? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faisais-tu dans les jardins d'Éden ?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?
Caressais-tu madame Ève, ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure un peu mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux

N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet, et du gland ;
Le repas fait, ils dorment sur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme ?
Entrez chez lui : la foule des beaux-arts,
Enfants du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrège et du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure ;
C'est Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain.
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux ;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître :
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, et moitié transparente :
Nonchalamment je l'y vois promené ;
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.
Le plaisir presse ; il vole au rendez-vous
Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie ;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Chloris, Églé, me versent de leur main
D'un vin d'Aï dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élançée,
Comme un éclair fait voler le bouchon ;
Il part, on rit ; il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente, et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance :
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante ;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que, par l'orgueil séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terrestre est où je suis. »

« Grincheux », « réac », « prophète de malheur » sont les sobriquets souvent réservés à ceux qui questionnent les choix techniques de leur époque. L'historien François Jarrige, auteur de *Techno-critiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, revient pour « CNRS Le Journal » sur le mouvement des techno-critiques, né aux débuts de l'ère industrielle.

Briseurs de machines, paysans anti-pesticides ou intellectuels sceptiques quant aux bienfaits du progrès, les « techno-critiques » interrogent la place des techniques dans nos sociétés depuis plus de 200 ans. Pourquoi raconter leur histoire ?

Dans ce livre, j'ai tenté une synthèse historique des différents auteurs et mouvements « techno-critiques », un néologisme forgé dans les années 1970 par le philosophe Jean-Pierre Dupuy. Leur redonner audience rééquilibre le débat, généralement inégal et caricatural, entre tenants et opposants à la technique. Cela permet aussi d'observer des constantes dans ces questionnements à travers les époques, que ce soit sur la question des dommages environnementaux ou sur le remplacement des hommes par les machines.



Que signifie critiquer les techniques ?

Ceux que j'appelle « techno-critiques » ont en commun de penser que les techniques ne sont pas neutres : elles n'arrivent pas de nulle part pour s'imposer tout naturellement. Bien au contraire, parce que les techniques sont le produit d'une société et d'une époque, elles posent question. C'est encore plus vrai dans nos sociétés contemporaines, qui s'en sont remises au progrès technique pour construire leur avenir. Pour les techno-critiques, il ne s'agit pas de critiquer la technique ou les techniques en soi, cela n'a pas de sens. Les outils font partie des activités humaines, et même animales, depuis que l'on en garde des traces. En revanche, on peut chercher à comprendre dans quel contexte s'imposent les machines, à étudier leurs effets et les discours qui les accompagnent...

L'emploi du mot de « technique » lui-même n'est-il pas ambigu ?

Avoir un regard critique sur la technique suppose au préalable de réfléchir à ce mot, particulièrement flou et englobant. De quoi parle-t-on : d'un marteau, du téléphone, du nucléaire, du numérique ? Le sens du mot technique a d'ailleurs beaucoup évolué : avant le XIX^{ème} siècle, il est très peu employé et désigne un procédé propre à un art, comme la technique vocale. Avec l'industrialisation, le mot se répand pour nommer un procédé efficace, de plus en plus synonyme de machine. Ce problème de vocabulaire illustre la difficulté à interroger la notion de technique, pourtant au cœur de la modernité. C'est presque aussi périlleux aujourd'hui que de discuter l'existence de Dieu au XVII^{ème} siècle !

Quand le phénomène des « techno-critiques » a-t-il commencé ?

Ce phénomène remonte aux débuts du machinisme, à l'orée du XIX^{ème} siècle. Dans le secteur textile, par exemple, l'arrivée des métiers mécaniques a été émaillée de nombreux incidents. Emblématique de cette époque, le mouvement luddite en Angleterre et ses « briseurs de machines » a opposé des artisans tondeurs et tricoteurs aux manufacturiers qui favorisaient l'emploi des machines dans le travail de la laine et du coton. Pour les ouvriers, les nouvelles machines étaient

souvent porteuses de misère et de déqualification. Les artisans et gens de métiers étaient également sceptiques face aux innovations promues par les capitaines d'industrie. Ils les jugeaient fragiles, inutilement coûteuses et incapables de réaliser des pièces compliquées et de grande qualité. À cette époque, le machinisme est mis en cause par les socialistes comme par certains milieux conservateurs qui pointent les conditions de travail en usine, le risque d'épuisement des ressources naturelles, la pollution. À l'opposé, un nombre croissant d'ingénieurs et d'économistes libéraux font de la machine un instrument d'émancipation neutre, source du progrès. Ce sont eux qui gagneront la bataille des esprits... jusqu'à ce qu'une guerre ou une crise n'apporte de nouvelles remises en question.

Vous insistez sur le fait que l'implantation de nouvelles techniques est le produit d'une société dans une époque donnée. *A posteriori*, on trouve évident de voyager en train, mais ce moyen de transport a mis des décennies à s'imposer. Comment ?

La machine à vapeur et la locomotive sont sans nul doute les premières machines emblématiques du progrès technique. Or, à ses débuts, le chemin de fer était un choix incertain et contesté. Il s'agissait d'abord de transporter du charbon et des marchandises, pas des humains. Des ingénieurs trouvaient d'ailleurs cette technique absurde, coûteuse, d'un rendement énergétique faible et, qui plus est, dangereuse. Ils jugeaient préférable d'améliorer l'état des routes et la navigation intérieure. Pourquoi le chemin de fer s'est-il finalement imposé ? Cela résulte de l'action d'industriels pariant sur le potentiel d'efficacité du ferroviaire et de la machine à vapeur : aller plus vite, produire plus, fonctionner toute l'année en étant affranchi de certaines contraintes naturelles comme les périodes d'étiage. Le chemin de fer accompagne aussi la montée des Etats-nations et le projet de contrôle du territoire ; en créant une multiplicité de contacts entre les hommes, le chemin de fer est censé contribuer à la réalisation du projet kantien de paix perpétuelle. L'Etat a aussi massivement soutenu le chemin de fer, aux Etats-Unis, en France comme dans les Empires plus tard, pour unifier les territoires nationaux. Grâce à tous ces investissements, le chemin de fer s'est répandu et perfectionné... et le transport fluvial a été marginalisé. L'histoire montre que les techniques sont des objets sociaux et non des inventions géniales que l'on adopte parce que leurs bienfaits sont évidents ou naturels.

Les années 1930 représentent une époque importante pour la critique des techniques...

Dès la fin de la Première Guerre mondiale, le lien est fait entre les technologies employées (aviation, mécanique, chimie, etc.) et l'hécatombe de 14-18. En 1919, Paul Valéry écrit que la science a été « *déshonorée par la cruauté de ses applications* ». Les années 1930 constituent une grande période techno-critique, qui émane plutôt des intellectuels, alors que la crise fait rage et que s'installent des régimes totalitaires. La philosophe française Simone Weil, par exemple, s'inquiète : produire toujours plus, en série, use les capacités humaines et les ressources naturelles... mais pour quels besoins réels ? Des économistes tels John Maynard Keynes s'interrogent sur le phénomène du chômage technologique. À cette époque, de nombreux livres marquants questionnent la modernité technique : *Le Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley, *Regards sur le monde actuel* (1931) de Paul Valéry ou encore les ouvrages aujourd'hui oubliés de Georges Duhamel.

Les années 1970 marquent un autre réveil des techno-critiques. Que se passe-t-il à cette période ?

Après la Seconde Guerre mondiale, l'urgence est à la reconstruction. La technique, l'informatique notamment, deviennent des instruments de paix et de liberté. Ce n'est qu'à l'occasion d'une nouvelle crise que s'ouvre une nouvelle phase techno-critique dans les

années 1970. Pacifistes, antinucléaires, écologistes, tiers-mondistes, critiques de la société de consommation, nombreux sont alors les courants qui y contribuent. Des auteurs comme Jacques Ellul, penseur de la technique, ou Ivan Illich, penseur de l'écologie politique, insistent sur les effets contre-productifs de l'industrialisation. Ce dernier milite pour des « outils conviviaux » contre le « suroutillage » et le gigantisme technique des centrales nucléaires. On critique le tout-automobile : accidents, pollution, encombrements, individualisme, etc. C'est à ce moment-là aussi qu'apparaît la notion de technoscience pour caractériser le nouveau régime de production des sciences et techniques et son credo qui veut que « tout ce qui est possible doit être tenté ».

Certains savants ont fait partie du courant des techno-critiques. Pouvez-vous nous donner quelques noms ?

La prise de distance de chercheurs et d'ingénieurs vis-à-vis de la technique est particulièrement frappante contre le nucléaire après 1945. On retrouve parmi eux les physiciens Albert Einstein et Frédéric Joliot-Curie. Des chercheurs ayant participé à l'élaboration de la bombe nucléaire, le mathématicien John Von Neumann y compris, sont traversés de doutes profonds, même s'il est difficile de les exprimer à l'époque. Ce dernier estime que les progrès scientifiques et techniques pourraient mettre l'humanité en péril. Avec un pessimisme certain, Von Neumann constate l'extrême vitalité du système technologique... qu'il semble vain de vouloir freiner ! Alexandre Grothendieck est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands mathématiciens du XX^{ème} siècle. Or il a rompu avec la recherche académique et dénoncé l'alliance entre la recherche et l'industrie pendant la guerre du Vietnam. Il a également créé en 1970 *Survivre et Vivre*, un mouvement écologiste radical.

Que reste-t-il des techno-critiques aujourd'hui ?

On peut déjà s'interroger sur ce que serait notre monde si personne n'avait jamais mis en doute les bienfaits de la technique ; si personne n'avait œuvré pour retirer du marché certains produits toxiques comme le DDT, cet insecticide utilisé en agriculture et dans la lutte contre le paludisme, ou les chlorofluorocarbures (CFC) à l'origine du trou dans la couche d'ozone. Aujourd'hui, nous sommes dans une situation paradoxale. A bien des égards, une nouvelle phase techno-critique s'est ouverte. Avec la crise financière et économique, l'épuisement des ressources naturelles, les dégradations de plus en plus visibles de l'environnement... mais aussi avec la montée des inégalités sociales, beaucoup ressentent le besoin de repenser le projet technique de la modernité, son gigantisme et son accélération incessante. L'histoire des techno-critiques remet en perspective certains débats très contemporains. Pour la première fois, on ose aborder la question de la puissance acquise par l'homme, capable de modifier les grands équilibres du globe, d'éteindre ou de modifier des espèces animales, d'artificialiser la vie... Pourtant il reste difficile de contester le consumérisme technologique et la fascination pour les derniers gadgets censés relancer la croissance et résoudre nos problèmes. Et le débat reste encore caricatural entre ceux qui ne jurent que par l'innovation technique et à l'opposé ceux qui voient déjà l'apocalypse arriver...

L'Etabli : ce titre désigne d'abord les quelques centaines de militants intellectuels établis en usine dans les années 1970. Robert Linhart passa une année comme O.S. dans l'usine Citroën de la porte de Choisy. Il raconte la chaîne, les méthodes de surveillance et de répression, il raconte aussi la résistance et la grève. *L'Etabli*, c'est aussi la table de travail bricolée où un vieil ouvrier retouche les portières irrégulières ou bosselées avant qu'elles passent au montage. Ce double sens reflète le rapport que les hommes entretiennent entre eux par l'intermédiaire des objets : ce que Marx appelait les rapports de production.



« C'est comme une anesthésie progressive : on pourrait se lover dans la torpeur du néant et voir passer les mois — les années peut-être, pourquoi pas ? Avec toujours les mêmes échanges de mots, les gestes habituels, l'attente du casse-croûte du matin, puis l'attente de la cantine, puis l'attente du casse-croûte de l'après-midi, puis l'attente de cinq heures du soir. De compte à rebours en compte à rebours, la journée finit toujours par passer. Quand on a supporté le choc du début, le vrai péril est là. L'engourdissement. Oublier jusqu'aux raisons de sa propre présence ici. Se satisfaire de ce miracle : survivre. S'habituer. On s'habitue à tout, paraît-il. Se laisser couler dans la masse. Amortir les chocs. Eviter les à-coups, prendre garde à tout ce qui dérange. Négocier avec sa fatigue. Chercher refuge dans une sous-vie. La tentation...

On se concentre sur les petites choses. Un détail infime occupe une matinée. Y aura-t-il du poisson à la cantine ? Ou du poulet en sauce ? Jamais autant qu'à l'usine je n'avais perçu avec autant d'acuité le sens du mot « économie ». Economie de gestes ; économie de paroles. Economie de désirs. Cette mesure intime

de la quantité finie d'énergie que chacun porte en lui, et que l'usine pompe, et qu'il faut maintenant compter si l'on veut en retenir une minuscule fraction, ne pas être complètement vidé. Tiens, à la pause de trois heures, j'irai donner un journal à Sadok et discuter de ce qui se passe chez Gravier. Et puis, non. Aujourd'hui, je suis trop fatigué. L'escalier à descendre, un autre à monter, le retour en se pressant. Un autre jour. Ou à la sortie. Cet après-midi, je ne me sens pas capable de dilapider mes dix minutes de pause.

D'autres, assis autour de moi, le regard vide, font-ils le même calcul : aller au bout de l'atelier parler à Untel ou lui emprunter une cigarette ? Aller chercher une limonade au distributeur automatique du deuxième étage ? On soupèse. Economie. Citroën mesure à la seconde près les gestes qu'il nous extorque. Nous mesurons au mouvement près notre fatigue.

Comment aurais-je pu imaginer que l'on pût me voler une minute, et que ce vol me blesserait aussi douloureusement que la plus sordide des escroqueries ? Lorsque la chaîne repart brutale, perfide, après neuf minutes de pause seulement, les hurlements jaillissent de tous les coins de l'atelier : « Holà, c'est pas l'heure ! Encore une minute ! ... Salauds ! » Des cris, des caoutchoucs qui volent en tous sens, les conversations interrompues, les groupes qui s'égaillent en hâte. Mais la minute est volée, tout le monde reprend, personne ne veut couler, se trouver décalé, empoisonné pendant une demi-heure à retrouver sa place normale. Pourtant, elle nous manque, cette minute. Elle nous fait mal. Mal au mot interrompu. Mal au sandwich inachevé. Mal à la question restée sans réponse. Une minute. On nous a volé une minute. C'est celle-là précisément qui nous aurait reposés, et elle est perdue à jamais. Parfois, quand même, leur mauvais coup ne marche pas : trop de fatigue, trop d'humiliation. Cette minute-là, ils ne l'auront pas, nous ne nous la laisserons pas voler : au lieu de retomber, le vacarme de la colère s'enfle, tout l'atelier bourdonne. Ça hurle de plus en plus, et trois ou quatre audacieux finissent par courir au début de la chaîne, coupent le courant, font arrêter à nouveau. Les chefs accourent, s'agitent pour la forme, brandissent leur montre. Le temps de la discussion, la minute contestée s'est écoulée, en douce. Cette fois, c'est nous qui l'avons eu ! La chaîne repart sans contestation. Nous avons défendu notre temps de pause, nous nous sentons tellement mieux reposés ! Petite victoire. Il y a même des sourires sur la chaîne. (...)



Les carrosseries, les ailes, les portières, les capots, sont lisses, brillants, multicolores. Nous, les ouvriers, nous sommes gris, sales, fripés. La couleur, c'est l'objet qui l'a sucée : il n'en reste plus pour nous. Elle resplendit de tous ses feux, la voiture en cours de fabrication. Elle avance doucement, à travers les étapes de son habillage, elle s'enrichit d'accessoires et de chromes, son intérieur se garnit de tissus douillets, toutes les attentions sont pour elle. Elle se moque de nous. Elle nous nargue. Pour elle, pour elle seule, les lumières de la grande chaîne. Nous, une nuit invisible nous enveloppe.

Comment ne pas être pris d'une envie de saccage ? Lequel d'entre nous ne rêve pas, par moments, de se venger de ces sales bagnoles insolentes, si paisibles, si lisses – si lisses !

Parfois, certains craquent et passent à l'acte. Christian me raconte l'histoire d'un gars qui l'a fait ici même, au 85, peu avant mon arrivée — tout le monde s'en souvient encore.

C'était un Noir, un grand costaud, qui parlait difficilement le français, mais un peu quand même. Il vissait un élément de tableau de bord, avec un tournevis. Cinq vis à poser sur chaque voiture. Ce vendredi-là, dans l'après-midi, il devait en être à sa cinq centième vis de la journée. Tout à coup, il se met à hurler et il se précipite sur les ailes des voitures en brandissant son tournevis comme un poignard. Il lacère une bonne dizaine de carrosseries avant qu'une troupe de blouses blanches et bleues accourues en hâte ne parvienne à le maîtriser et à le traîner, haletant et gesticulant, jusqu'à l'infirmerie.

« Et alors, qu'est-ce qu'il est devenu ? »

- On lui a fait une piqûre et une ambulance l'a emmené à l'asile.

- Il n'est jamais revenu ?

- Si. A l'asile, ils l'ont gardé trois semaines. Puis ils l'ont renvoyé en disant que ce n'était pas grave, juste une dépression nerveuse. Alors, Citroën l'a repris.

- A la chaîne ?

- Non, au boni, juste à côté de son ancien poste : tiens, il gagnait les câbles là-bas, là où il y a le Portugais maintenant. Je ne sais pas ce qu'ils lui avaient fait, à l'asile, mais il était bizarre. Il avait toujours l'air absent, il n'adressait plus jamais la parole à personne. Il gagnait ses câbles, les yeux vagues, sans rien dire, presque sans bouger... Immobile comme une pierre, tu vois... Soi-disant guéri. Et puis, un jour, on ne l'a plus vu. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. » (...)

Et puis, il y a la peur.



Difficile à définir. Au début, je la percevais individuellement, chez l'un ou l'autre. La peur de Sadok. La peur de Simon. La peur de la femme aux caoutchoucs. Chaque fois, on pouvait trouver une explication. Mais, avec le temps, je sens que je me heurte à quelque chose de plus vaste. La peur fait partie de l'usine, elle en est un rouage vital.

Pour commencer, elle a le visage de tout cet appareil d'autorité, de surveillance et de répression qui nous entoure : gardiens, chefs d'équipe, contremaîtres, agent de secteur. L'agent de secteur surtout. C'est une spécialité Citroën : un chef du personnel local, juste pour quelques ateliers. Flic officiel, il chapeaute le gardiennage, tient à jour sanctions et mises à pied, préside aux licenciements. Complet veston, rien à voir de près ou de loin avec la production : fonction purement répressive. Le nôtre, Junot, est, comme c'est souvent le cas, un ancien militaire colonial qui a pris sa retraite à l'armée et du service chez Citroën. Alcoolique rougeaud, il traite les immigrés comme des indigènes du bon vieux temps : avec mépris et haine. Plus, je crois, une idée de vengeance : leur faire payer la perte de l'Empire. Quand il rôde dans un atelier, chacun rectifie plus ou moins la position et fait semblant de se concentrer entièrement sur son poste ; les conversations s'interrompent brusquement, les hommes font silence et on n'entend plus hurler que les machines. Et si on vous appelle « au bureau », ou que le contremaître vous fait signe qu'il

veut vous parler, ou que même un gardien à casquette vous interpelle brusquement dans la cour, vous avez toujours un petit pincement de cœur. Bon, tout ça, c'est connu : à l'intérieur de l'usine, vous êtes dans une société ouvertement policière, au bord de l'illégalité si on vous trouve à quelques mètres de votre poste ou dans un couloir sans un papier dûment signé d'un supérieur, en faute pour un défaut de production, licenciable sur-le-champ pour une bousculade, punissable pour un retard de quelques instants ou un mot d'impatience à un chef d'équipe, et mille autres choses qui sont suspendues au-dessus de votre tête et à quoi vous ne songez même pas, mais que n'oubliez certes pas gardiens, contremaîtres, agent de secteur et *tutti quanti*.

Pourtant, la peur, c'est plus encore que cela : vous pouvez très bien passer une journée entière sans apercevoir le moindre chef (parce qu'enfermés dans leurs bureaux ils somnolent sur leurs paperasses, ou qu'une conférence impromptue vous en a miraculeusement débarrassé pour quelques heures), et malgré cela vous sentez que l'angoisse est toujours présente, dans l'air, dans la façon d'être de ceux qui vous entourent, en vous-même. Sans doute est-ce en partie parce que tout le monde sait que l'encadrement officiel de Citroën n'est que la fraction émergée du système de flicage de la boîte. Nous avons parmi nous des mouchards de toutes nationalités, et surtout le syndicat maison, la C. F. T., ramassis de briseurs de grèves et de truqueurs d'élections. Ce syndicat jaune est l'enfant chéri de la direction : y adhérer facilite la promotion des cadres et, souvent, l'agent de

secteur contraint des immigrés à prendre leur carte, en les menaçant de licenciement, ou d'être expulsés des foyers Citroën.

Mais même cela ne suffit pas à définir complètement notre peur. Elle est faite de quelque chose de plus subtil et de plus profond. Elle est intimement liée au travail lui-même.

La chaîne, le défilé des 2 CV, le minutage des gestes, tout ce monde de machines où l'on se sent menacé de perdre pied à chaque instant, de « couler », de « louper », d'être débordé, d'être rejeté.

Ou blessé. Ou tué. La peur suppure de l'usine parce que l'usine, au niveau le plus élémentaire, le plus perceptible, menace en permanence les hommes qu'elle utilise. Quand il n'y a pas de chef en vue, et que nous oublions les mouchards, ce sont les voitures qui nous surveillent par leur marche rythmée, ce sont nos propres outils qui nous menacent à la moindre inattention, ce sont les engrenages de la chaîne qui nous rappellent brutalement à l'ordre. La dictature des possédants s'exerce ici d'abord par la toute-puissance des objets.

Et quand l'usine ronronne, et que les fenwicksoncent dans les allées, et que les ponts lâchent avec fracas leurs carrosseries, et que les outils hurlent en cadence, et que, toutes les quelques minutes, les chaînes crachent une nouvelle voiture que happe le couloir roulant, quand tout cela marche tout seul et que le vacarme cumulé de mille opérations répétées sans interruption se répercute en permanence dans nos têtes, nous nous souvenons que nous sommes des hommes, et combien nous sommes plus fragiles que les machines.

Frayeur du grain de sable. »

